

huzac où l'âme de la jeune fille devait si souvent se désaltérer à la source de la grâce et de la paix. C'était au souvenir de ses impressions d'alors que bien des années après elle s'écriait : "Quelle douce et simple et pieuse et touchante cérémonie ! De toutes les fêtes, celle que j'aime le plus c'est une première communion dans une campagne, Dieu se donnant simplement à des enfants... Oh ! quel don ! Que dire de l'Eucharistie ? Je n'en sais rien. On adore, on possède, on vit, on aime, l'âme sans parole se perd dans un abîme de bonheur."

Ainsi fortifiée par le don de Dieu, Eugénie put supporter l'épreuve amère qui vint sitôt l'assaillir. Laissons-la raconter cette douleur dont on ne se console jamais.

"La maladie de ma mère fut longue, mais son âme patiente. Nulle chrétienne n'a mieux souffert ; on voyait qu'elle l'avait appris au pied de la croix. Son visage ne perdit jamais sa sérénité, et jusque dans son agonie elle semblait penser à une fête. Cela m'étonnait, moi qui la voyais tant souffrir et qui ne savais pas ce que c'est que la résignation dans les peines. Aussi, quand on me disait qu'elle s'en allait mourir, je la regardais, et son air content me faisait croire qu'elle ne mourrait pas. Elle mourut cependant le 2 avril à minuit, à l'heure où je m'étais endormie au pied de son lit. Sa douce mort ne m'éveilla pas ; jamais âme ne sortit plus tranquillement de ce monde. Ce fut mon père... Mon Dieu ! j'entends le prêtre, je vois des cierges allumés, une figure pâle en pleurs ; je fus emmenée

dans une autre chambre ; le 4, à neuf heures du matin, ma mère fut mise au tombeau. Je me plais à me souvenir que, quand je perdis ma mère, j'allai, comme sainte Thérèse me jeter aux pieds de la sainte Vierge et la priai de me prendre pour sa fille. Ce fut dans la chapelle du Rosaire, dans l'église de Saint-Pierre, à Gaillac. J'avais treize ans."

Selon les recommandations suprêmes de sa mère, Eugénie devait tendrement veiller sur le dernier né de la famille. Dans cette œuvre de maternité, elle sentait que l'âme maternelle veillait sur son frère et "lui envoyait du ciel quelque grâce comme aurait fait Rachel à son fils Benjamin." Maurice grandissait sous l'œil de son père et sous les caresses de sa sœur. "Cet enfant, frappé dans sa chair dès sa naissance, portait une âme forte dans un corps faible, et, s'il avait reçu la précocité de l'esprit, il manifestait dans son organisation les signes d'une faiblesse physique profondément caractérisée. Maurice se ressentait déjà des deux blessures auxquelles est assujettie l'humanité : le chagrin de l'âme et l'infirmité du corps. La sœur est heureuse d'énumérer les qualités de son frère : "Dès son jeune âge, Maurice annonça une rare intelligence. Un de ses premiers maîtres, interrogé par mon père sur les dispositions de son élève : Ah ! Monsieur, lui dit-il, vous avez là un enfant transcendant. Il est vrai que cet enfant, à neuf ans, se passionnait pour l'histoire et passait avec Rollin toutes ses récréations quand on ne l'en détournait pas." (à suivre)